

Deux dames de cœur en lutte à la Goutte d'Or

Simone Viguié et Micheline Tissot, deux religieuses, ont participé aux luttes collectives des habitants de la Goutte d'Or. Portrait de résistantes.



DR

Simone Viguié et Micheline Tissot

Difficile d'interviewer Simone Viguié et Micheline Tissot : d'une pudeur extrême, elles parlent plus des autres que d'elles-mêmes, la modestie chevillée à l'âme. Micheline résume quarante ans d'un « on a fait ce qu'on a fait, et puis voilà ». Arrivées en 1969 à la Goutte d'Or, elles furent des piliers du quartier jusqu'en juin dernier. Elles sont religieuses et, officiellement, retraitées respectivement en 1991 et 1996. « Mais la retraite n'a pas le même sens. Tant qu'on était vivantes, volontaires, et relativement bien portantes, on est restées ! » raconte Micheline. En 2013, leur santé les a obligées à se retirer dans la même communauté à Villefranche de Rouergue. Un crève-cœur.

Un lit de camp rue des Gardes

Simone a étudié à l'Institut Catholique à Paris. Elle y a vécu mai 1968. « Le directeur a ouvert les portes nuit et jour, les laïcs étaient mélangés aux religieux. C'est là qu'est née l'idée qu'il faudrait essayer une vie religieuse au milieu des gens. C'était le bon moment après le concile Vatican II ».

Elles se sont installées avec deux autres religieuses au 8 rue des Gardes. « Ça, on ne pouvait pas nous reprocher d'avoir choisi un quartier rupin ! Nous avions les sanitaires

chez nous, mais pour certains étages, les toilettes étaient sur le palier ». Avant, elles portaient le costume de religieuse. Là, non. « On ne disait pas qu'on étaient sœurs, car on en avait marre des privilèges. Je me suis dit que si les gens modestes nous accueillait, c'était bon. La paroisse n'était pas aussi ouverte sur le quartier à l'époque. Et nous voulions cette ouverture. Nous, on n'avait rien. Un lit de camp, et puis c'est tout. On a mesuré l'abîme avec la vie du couvent : là, on était plongées dans la réalité. »

À l'époque de la mort accidentelle de deux enfants tombés du chantier de construction du gymnase, Alain Juppé a visité la Goutte d'Or. Simone, qui travaille au bureau d'aide sociale, est présente. Elle ne peut se retenir de signaler à son interlocuteur qu'elle, elle y habite.

« Ah bon ? On vous a obligée ? », répond-il.

Bien sûr, il a fallu gagner sa vie. Simone est professeur de mathématiques. En 1969, elle est à Sannois, dans le 95, pour un poste d'enseignement religieux. « Mais les jeunes filles avaient envie d'entendre parler de tout, sauf de religion ! Alors en discutant avec ces jeunes, j'ai refait ma théologie sur le terrain. »

Micheline, elle, est infirmière et soignante à domicile, en particulier

au centre de soins, 9 rue Yvonne-le-Tac. « Lorsque Jacques Chirac a voulu fermer le bureau d'aide à domicile, on a fait grève pendant 37 jours pour avoir du personnel ! Le centre a fini par être supprimé quand même en 1984. J'ai été reclassée dans un hôpital loin du 18e. Je m'y suis rendue le premier jour... pour leur donner ma démission ! Le docteur Céline Schwebel, que l'on avait rencontrée dès Noël 1977, cherchait une secrétaire médicale pour son cabinet à la Goutte d'Or : j'y ai travaillé jusqu'à ma retraite. »

L'insalubrité terrible

« D'abord nous nous contentions de vivre à la Goutte d'Or, à l'écoute des gens. Tout ce que l'on a fait est le résultat du temps, de beaucoup de temps. Je faisais la catéchèse et du secrétariat à la paroisse Saint-Bernard. On a organisé des réunions à la Salle Saint-Bruno, qui était une chapelle à l'époque. On a construit ainsi des réseaux d'amitié. Beaucoup de gens sont devenus nos amis : la pharmacienne qui était à la place du commissariat, Michel Neyreneuf, Céline Schwebel.

« L'insalubrité était terrible. Certains escaliers étaient tellement délabrés qu'on n'était pas sûr d'arriver en haut. Des immeubles n'avaient pas l'eau courante. Ceux qui

disent que c'était mieux avant ne se rendent pas compte. La Goutte d'Or était abandonnée par les pouvoirs publics. Deux enfants sont même tombés du chantier de construction du gymnase et se sont tués. On a mené énormément d'actions pour faire connaître la situation du quartier. L'Église faisait la charité, mais quand quelqu'un a faim, on ne lui fait pas un sermon. Je me rappelle encore un gamin de 9 ans au catéchisme. - C'est vrai, ton catéchisme ? - Oui. - Ben quand tu vois le quartier, tu repasseras. »

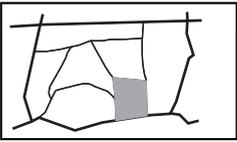
« Le secret, c'est qu'il faut aimer les gens et se bouger ! », ajoute Simone avec un sourire de défi. « A l'époque, les habitants actifs étaient tous mordus par le désir de changer les choses. Nous, on n'a jamais eu de mal à s'adapter. Les gens se sont aperçus assez vite que ce qu'on vivait, c'était vrai. »

« Le curé des arabes »

D'où les réunions des habitants, la constitution de collectifs, les actions, les grèves, parfois des grèves de la faim. « A l'époque, il n'y avait rien. Aujourd'hui, pour agir dans le quartier, les associations sont devenues incontournables. Ce qui m'a toujours comblée, c'est de voir la mobilisation des gens. Ça, ce sont mes meilleurs moments. Lorsque des immigrés sont expulsés de leurs logements du 14 rue de la Goutte d'Or, on est restés toute la journée devant la préfecture. À la fin de la journée, les expulsés avaient fait une collecte avec l'argent qu'ils avaient pu rassembler et me l'ont donné : « C'est pour toi et les gens dont tu t'occupes. » Micheline poursuit : « Quand on voit des jeunes nés dans le quartier devenir bénévoles, c'est une joie sans fin ! »

Lorsque le père Gallimardet, « Galli », dont Mauriac a fait l'éloge à l'époque, est mort en 1980, il s'est passé quelque chose d'étonnant. C'est lui qui avait commencé à ouvrir la Salle Saint-Bruno, une ancienne chapelle, aux diverses communautés et cultures du quartier. Et à son enterrement, l'église était pleine ! Des amis arabes l'ont veillé toute la nuit, revendiquant cet honneur. Beaucoup l'appelaient d'ailleurs « le curé des arabes ». Des sourates et des passages de la Torah ont aussi été lues à l'église.

Lorsque Saïd Bouziri, militant des droits de l'homme, Tunisien de la Goutte d'Or, a eu des problèmes de papiers, des gens ont fait la grève de la faim avec lui, à ses côtés dans l'église Saint-Bernard. D'autres actions



Goutte d'Or - Château-Rouge

ont donné naissance à des structures comme la crèche L'arbre bleu, le Pôle Santé Cavé, ou Paris Goutte d'Or. Simone et Micheline ont été très actives dans cette dernière association, dans la lutte pour une rénovation urbaine qui préserve les bâtiments témoins de l'histoire (comme le passage des Poissonniers) et qui permette aux habitants de rester dans leur quartier, ou d'y retourner après la réhabilitation. « On s'est aussi battu pendant quatorze ans pour créer un bureau de poste rue des Islettes ! Et pour obtenir le Franprix, en 1992. »

Lorsqu'on leur demande si ça n'a pas été difficile, elles répondent toutes deux : « On savait que ce serait difficile, ça l'a été. On n'a pas fait des miracles, d'ailleurs, on a fait des choses toutes simples. »

30 francs la passe

La situation des prostituées les préoccupait. À l'époque, à leur arrivée en 1969, il y avait vingt sept maisons de passe dans le quartier, il y avait même la queue devant ! Aux 12 et 14 rue de

la Charbonnière, par exemple ! Elles ont été supprimées en 1976-77 mais jusque là les mères interdisaient à leurs filles, et l'Église à ses prêtres, de dépasser la rue Polonceau. Simone : « Au nom de l'Évangile, bonjour ! »

« La nuit de Noël, on a apporté des chocolats aux prostituées. Leurs conditions étaient terribles, elles avaient une savonnette et un chiffon, c'était 30 francs la passe, pour une passe de cinq minutes... C'étaient les filles « punies » qui étaient envoyées là. »

« Lors des réunions à la Salle Saint-Bruno, on a créé un groupe Prostitution. Nous sommes rentrées en contact avec le mouvement du Nid, qui s'occupait des prostituées (et qui existe toujours). On pouvait parler aux prostituées, mais pas longtemps. La mère maquereelle ne nous laissait pas leur faire perdre trop de temps ! »

Et puis ce qui les a le plus choquées, c'étaient que les enfants traînaient beaucoup dehors. Les habitants ont donc eu envie de leur donner un espace de liberté pour jouer en toute sécurité. À la place

du square Léon, il y avait le « démol », un terrain vague. « On voulait demander à la mairie de Paris de le mettre à la disposition des enfants. Le 13 mai 1978, on l'a occupé, on a enlevé des orties, des détritus... et puis un matin on a trouvé les portes cadenassées ! Pas de terrain d'aventure pour les enfants, mais l'idée était née. L'association Les enfants de la Goutte d'Or s'est créée en juin 1978, à l'initiative des habitants. C'est une des premières associations du quartier. La section foot s'est formée peu après, avec Dady et Cap. Assez rapidement on a réussi à emmener quelques enfants en séjour à la neige. Ça a été une révolution ! »

Un quartier moins instable

Dans la suite logique de ces activités, Simone fait une étude du quartier pour le Secours catholique pour savoir quoi faire. « On ne faisait pas de prosélytisme. On voyait bien qu'il y avait des problèmes sociaux, mais avant, on voulait comprendre mieux le quartier, comprendre de quoi le quartier

avait besoin. » Simone veut alors créer un centre à l'écoute des problèmes sociaux du quartier : salubrité des logements, alphabétisation des parents, voisinage... Le Secours catholique met à disposition des locaux (rue des Gardes) et des salariés : et l'Accueil Goutte d'Or naît le 3 mai 1979. Le Secours catholique s'est désengagé en 1996 et l'Accueil Goutte d'Or a perduré en tant qu'association, devenu centre social en 2001.

Côté santé, Micheline et le docteur Schwebel démarrent des actions de prévention dans le quartier. À présent encore, les activités sportives sont l'occasion d'éveiller les enfants à leur santé, à la nutrition, etc.

Aujourd'hui, « on ne peut pas dire que tout va bien, mais le quartier est moins instable » estime Micheline. Certes on voit beaucoup de jeunes traîner, qui ont du mal à s'intégrer, qui se sentent dépossédés. »

Mais le bilan essentiel, pour Simone, « c'est que les choses changent grâce à la militance, grâce au collectif. »

Camille Sarrot

Café Lomi : tout savoir sur le grain avant de boire la tasse



Un loft de 200 m² à la manière des coffee shops de San Francisco ou Berlin.

À mi-chemin entre les métros Marx-Dormoy et Marcadet-Poissonniers, le café Lomi est un lieu inattendu dédié à la découverte et à la dégustation de cafés.

Habitant du quartier Marx-Dormoy, Aléaume Paturle (Lomi) travaillait dans le 17^e comme fournisseur de café aux professionnels. En 2011, il a découvert que Paris Habitat envisageait d'ouvrir un établissement de type restauration en bas des nouveaux logements sociaux ultramodernes situés au

carrefour de la rue Ordener et Émile-Duployé. Le moment était venu de trouver un lieu plus grand et mieux adapté à son activité ainsi que d'avoir un espace pour faire partager sa passion avec le public. En septembre 2012, le café Lomi a été inauguré.

Une affaire de grain

Au cœur de l'activité : la torréfaction artisanale pour les professionnels de l'hôtellerie et de la restauration, mise en évidence par l'énorme torréfacteur

qui domine la pièce derrière le salon de dégustation. Sur les étagères, des sacs de toile de jute de 60 kg de grains de café vert qui attendent d'être dégustés « à l'aveugle ». Le torréfacteur cuit le grain de café vert à une température de 200° C environ pendant quinze minutes.

Pour ce gagnant du prix « Meilleur torréfacteur de café de France 2011 », chaque étape compte. La formation des professionnels fait aussi partie intégrante de l'approche de Lomi. « L'alliance d'un grain de qualité et d'une machine performante n'est pas suffisante. Car le café, c'est avant tout l'histoire du grain : d'où il vient, comment il est cultivé, récolté, séché, torréfié et, enfin, mis en tasse. »

Café et Wifi

Quant au public, pas nécessaire d'être un grand fan du design pour apprécier le style « loft industriel » du grand salon de dégustation de 200 m². Spacieux et lumineux avec poutres métalliques, béton, briques, petit jardin d'intérieur, des tables en bois à partager, le café Lomi évoque les coffee shops de San Francisco, Brooklyn ou Berlin. La façade vitrée souligne son caractère ouvert et permet de voir le mur de graffitis en face sur la rue Ordener. Après les créations inspirées par les filtres à café

usagés de Gérard Clisson, les photos du Mexique vu par Tatiana Giacinti s'exposent actuellement chez Lomi.

Le café Lomi attire une clientèle cosmopolite qui s'installe pour travailler (Wifi gratuit) ou déguster un choix impressionnant de cafés d'origines et de saveurs différentes en plusieurs modes de préparation soit Chemex (filtre), siphon, piston, espresso, des thés, des pâtisseries, des gâteaux anglais tels que *scones*, *carrot cake* ou *cheese cake*. Il propose également des assiettes salées à partir de 8,50 € tels que le pain bun, des salades de légumes, des quiches. Tout, « même la confiture », est maison. Résultat, atmosphère détendue et sereine, parfois studieuse quand les clients sont ravis aux ordinateurs. Tasse de café « mélange Lomi » 2 €, café du jour 2,40 €, des sachets de café à emporter à partir de 7,50 €.

Le café Lomi propose enfin des ateliers tous les week-ends ouverts au grand public sur la culture du café ou espresso, ainsi que des formations plus intensives une fois par mois. Parmi les ateliers récents : les origines du café animé par Morgane, championne de France *cuptasting* de 2011, et *Brewing methods* animé en « français » par Tom et Aleaume.

Texte et photo : Mary Adams

☐ Café Lomi, 3 ter rue Marcadet, 09 80 39 56 24, www.cafelomi.com. Horaires : de 10 h à 19 h mercredi à dimanche.